
DOCUMENTS

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE PHILIPPEVILLE

(Suite. — Voir les nos 109, 110, 111 et 112.)

Ces progrès matériels furent accompagnés de quelques mesures administratives; parmi lesquelles il faut citer, en première ligne, l'ordonnance du 1^{er} octobre, réglementant la propriété algérienne. Par ordre du Prince, on s'occupa aussi très-activement de l'administration des indigènes, de la justice musulmane et de la perception des impôts et des amendes dans la province de Constantine. Avant cette époque, les kaïds percevaient des droits arbitraires, consacrés par l'usage, mais dont la quotité variait la plupart du temps, suivant le caprice de ceux qui en bénéficiaient.

L'année 1844 s'était passée sans troubles; Bou-Dali avait, un beau jour, disparu sans qu'on sût où il était allé; mais, en 1845, un nouveau chérif essaya encore de soulever les tribus kabyles situées entre Collo et Philippeville. Cependant, il ne put arriver à ses fins malgré tous ses efforts. Quelques rumeurs se produisirent dans les tribus où il se présenta, mais sans que l'émotion gagnât les autres, et cet agitateur disparut.

Au mois de mars 1846, une agitation intestine des plus acharnées régnait parmi les tribus situées dans la zone comprise entre Philippeville, Mila et Collo. Le marabout Ben Bagheriche, que les Kabyles avaient surnommé *le Sultan de la Montagne*, entraînait les Mechat, les Oulad Aouat et les Achache dans une guerre contre les Oulad Aïdoun, qui lui avaient refusé de rendre des objets volés dont il avait ordonné la restitution.

A la suite de ces désordres, les vols et les attentats contre les personnes étaient devenus plus fréquents dans le pays. Un assassinat, commis dans le voisinage d'El-Arrouch, avait été suivi d'un deuxième meurtre près de St-Antoine; les auteurs de ces crimes et de ces vols étaient tous signalés comme appartenant à la fraction des Beni-Salah, qui habite la rive gauche de l'Oued Guebli, dans le voisinage des Beni Toufout. Cette tribu à moitié soumise s'était refusée à livrer les coupables. Au lieu d'engager des troupes françaises, il parut préférable de faire châtier les récalcitrants par le kaïd Saoudi, assisté des cavaliers et fantassins qu'il pouvait réunir chez les Beni Mehenna. Ce chef qui nous a donné si fréquemment des preuves d'intelligence et de dévouement, réunit, d'après l'ordre du colonel Barthélemy, plus de mille fantassins et de deux cents cavaliers. Il se rendit sur le territoire des Beni Salah qui, de leur côté, s'étaient préparés à la défense. Un combat s'engagea, à la suite duquel plusieurs centaines de bœufs et de moutons furent enlevés, des villages brûlés et leurs défenseurs tués. Le châtimement était complet, aussi la tribu se hâta-t-elle de donner des otages. Comme si un châtimement céleste devait s'ajouter aux malheurs de la guerre, dans le courant de ce même mois de mars, une invasion de sauterelles venant de la Tunisie se répandit dans le pays. Leur défilé sur la ville, en masses compactes, dura deux jours. La campagne fut complètement ravagée, et nos malheureux colons, nouvellement installés dans les plaines, virent aussi leurs récoltes dévorées. L'administration vint à leur aide par des secours en nature et en argent, et ils se mirent de nouveau à l'œuvre.

Au mois de juin 1847, le général Bedeau, commandant la province de Constantine, après avoir pris part avec les troupes de la division à la grande expédition de l'Oued Sahel, conduite

par le maréchal Bugeaud en personne, se dirigea du côté de Mila. Les relations successives, entretenues par le marché de Constantine avec les populations de la Kabylie orientale, commençaient à préparer un rapprochement dont nous devions profiter. Plusieurs cheïkhs étaient déjà venus à cette époque nous solliciter de mettre un terme aux désordres anarchiques qui existaient chez eux.

La nécessité d'élargir la zone soumise, à l'ouest de la route de Philippeville à Constantine, pour protéger efficacement la colonisation européenne de la vallée du Saf-Saf, devait nous engager à faire au moins une première reconnaissance de ce territoire qui se rattache aux montagnes de Gigelli.

Le général Bedeau, avec huit bataillons, trois escadrons et une batterie d'artillerie, pénétra sans difficulté sur le territoire des Beni Kaïd, à côté des Beni Khettab. Les principaux personnages des tribus voisines se présentèrent au camp, reçurent l'investiture de cheïkh et s'engagèrent à garantir la sécurité des routes et à prévenir dorénavant les désordres qui existaient dans leur pays.

Le 20 juin nos troupes venaient d'arriver chez les Oulad Aïdoun, quand des troubles éclatèrent tout-à-coup dans cette tribu, excitée par des hommes fanatiques accourus de la vallée de l'Oued Zhor. Jusqu'alors on avait marché avec confiance; partout les populations étaient restées, dans les villages, dans une attitude pacifique, leurs troupeaux dispersés aux environs.

Vers 7 heures du soir, les cheïkhs firent prévenir le général qu'ils ne pouvaient pas rétablir le calme parmi leurs gens. Bientôt après une bande de fanatiques d'environ 250 hommes, profitant de la parfaite connaissance du terrain, attaquaient avec vivacité les avant-postes du camp, et nous tuaient ou blessaient plusieurs hommes. A partir de ce moment, quelques vigoureux coups de main furent accomplis par nos troupes qui, après avoir franchi les crêtes des Beni Toufout, se dirigèrent sur Collo en descendant la vallée de l'Oued Guebli.

Depuis Mila jusqu'à la mer, en suivant la ligne des crêtes élevées qui s'étend du Djebel Segau ou Sebâa Rous, toutes les tribus occupant le versant oriental envoyèrent leurs chefs au

camp, sous Collo. En prenant l'engagement d'une soumission sérieuse, en promettant de ne plus donner asile aux malfaiteurs qui parfois avaient inquiété la route de Philippeville, elles fournissaient, par leur commun accord, la garantie de sécurité nécessaire à la colonisation.

Une occupation immédiate de Collo eût sans doute consolidé cette nouvelle soumission. Mais les événements ne permettaient pas encore notre prise de possession. On dut se contenter des promesses du moment,

Après avoir passé deux jours à Collo, le général Bedeau revint par le pays des Oulad el-Hadj.

A cette époque, le 6 avril 1847, fut fondé le village de St-Charles, situé à 17 kilomètres de Philippeville sur la route de Constantine. Précédemment on avait établi sur ce point un camp de pionniers qui travaillaient à la construction de la route; quelques industriels étaient venus se grouper autour du camp sous des constructions provisoires. Une superficie d'environ 1400 hectares prélevée sur les terres des Beni Mehenna, fut attribuée à ce village dans lequel on plaça une quinzaine de familles suisses, auxquelles on accorda des concessions. Cette population fit de courageux efforts pour remplir les conditions qui lui étaient imposées; mais elle ne tarda pas à être décimée par la maladie, et les quelques individus qui survécurent ne tardèrent pas à se disperser.

St-Charles resta longtemps ce qu'il était, lorsqu'il portait le nom de *Grand-halte*, c'est-à-dire qu'il ne se composait que d'auberges. C'était la première étape des troupes en marche sur Constantine et un relais de diligence. De nouveaux colons étant venus plus tard, de grandes concessions furent faites dans la vallée du Sef-Saf, et la colonisation prit son essor. Les conditions de salubrité furent améliorées par la culture, et c'est ainsi qu'aujourd'hui cette plaine est devenue un vaste champ peuplé de fermes et de maisons d'habitation.

Après l'expédition du général Bedeau, tout faisait espérer de voir régner le calme dans cette partie de la province; mais la famille des Ben Az-eddin du Zouar'a ne tarda pas à se livrer à de nouveaux actes de brigandage, qui surexcitèrent encore une fois l'humeur remuante des Kabyles jusqu'au littoral.

C'était en l'année 1848, après le renversement de la royauté ; le spectacle des manifestations politiques dans les villes servit de prétexte aux agitateurs pour répandre des bruits malveillants sur l'état des choses en France.

Un chérif du nom de *Bou Sebâ — l'homme au lion* — parut aussitôt et vint prêcher la révolte chez les Beni Isahak. Une *razzia*, dirigée en juillet par le kaïd Saoudi contre les Oulad el-Hadj qui avaient écouté la voix du chérif, eut un plein succès et démontra aux perturbateurs qu'on était décidé à ne pas leur permettre de s'engager davantage dans le désordre. Mais ce chérif avait de nombreux émules : Moula Ibrahim, puis Bou Bar'la dans la vallée de l'Oued Sahel, Bouzian, à Zaatcha, et de nombreux marabouts prêchaient la guerre sainte et annonçaient que le moment de nous jeter à la mer était arrivé.

L'année 1839 commençait à peine, qu'on signala encore, dans la vallée de l'Oued el-Kebir, l'apparition d'un autre chérif accompagné de cinq tolba ou disciples à cheval. Cet énergumène se faisait appeler *Si Mohammed Ould Reçoul Allah — le fils du prophète de Dieu*. — Il alla aux Oulad Aïdoun, où il s'installa avec quinze tentes qui lui avaient été données par les Kabyles. Il venait, disait-il, du Maroc et prêchait comme toujours la guerre sainte contre la France impuissante, puisqu'elle n'avait plus de roi. Il parlait hautement d'aller en pèlerinage à Sidi Dris, du côté de Philippeville. Mais craignant sans doute la surveillance dont il était l'objet, il renonça à son projet et se contenta d'envoyer au marabout de Sidi Dris un bœuf pour faire un repas sacré.

Au mois de mai 1849, le général Herbillon, commandant la province, était sorti de Constantine pour visiter les colonies agricoles. Arrivé à El-Arrouch le 27, il apprit qu'un autre chérif, nommé Mohammed ben Abd-Allah ben Yamina, plus entreprenant que le précédent, venait de se montrer dans les montagnes de Collo. Ce qui démontrait d'une manière irrévocable qu'il fallait être dans un état continuel de surveillance, et que la tranquillité parfaite était encore pour longtemps une illusion. Vêtu de fétides guenilles, serrées au corps par une ceinture en corde de dis, la tête enveloppée d'un turban de même nature, ce fana-

lique parcourait le pays, où il recevait partout la diffa (1). Il annonçait qu'il était envoyé par le Mouley Abd-er-Rahman, souverain du Maroc, pour chasser les chrétiens de l'Algérie, et faisait les promesses les plus extravagantes, telles que de s'emparer de Constantine. A sa voix les portes devaient s'ouvrir, les canons français rester muets.

Le général Herbillon fit immédiatement donner l'ordre au kaïd Saoudi, qui était parti avec un goum de 200 cavaliers, de surveiller les mouvements du fauteur de troubles, mais de ne pas s'engager avec le peu de forces dont il disposait. D'un autre côté le bureau arabe de Constantine, qui avait été prévenu de la présence du chérif dans la montagne, avait envoyé dans toutes les directions ses espions et des gendarmes maures. En même temps le détachement de Robertville était renforcé par une compagnie. El-Arouch ne causait aucune inquiétude; la caserne crénelée, les maisons qui pouvaient servir de réduit à la troupe et à la milice étaient des obstacles que les hordes kabyles ne pouvaient surmonter. Le lendemain, le général rentré à Constantine, allait envoyer un bataillon et un escadron de chasseurs pour protéger plus efficacement nos villages, quand on lui annonça que le chérif ayant fanatisé ses crédules auditeurs se dirigeait sur Constantine même, proclamant encore qu'à son approche les portes de la ville s'ouvriraient. Rien ne pouvait arriver de plus heureux : toutes les dispositions furent prises, afin de l'écraser, lorsqu'il serait assez près pour lui couper la retraite. Malheureusement les gens du kaïd Saoudi, qui suivaient et observaient la marche de l'ennemi, ne purent résister à l'envie de lâcher quelques coups de fusil sur les traînants de la bande

(1) On a appris depuis que Ben Yamina, d'origine marocaine, en effet avait été envoyé dans le pays Kabyle par El-Hadj Ahmed, dernier bey de Constantine, interné à Alger depuis 1848. Ce marocain arriva à Constantine, où on le reçut dans une Zaouïa sur la recommandation d'un ancien agent d'affaires du bey. De là il passa dans le Ferdjoua, où on lui donna un cheval ; conduit ensuite chez les Ben Az-eddin où il séjourna encore, il alla en pèlerinage au Gouffi, où, à la suite d'une Zerda ou repas sacré, il s'annonça comme chérif et proclama la guerre sainte.

du chérif qui revint alors sur ses pas. A sa vue la plus grande partie du goum de notre kaïd, saisie d'une sorte de terreur superstitieuse, se débanda. Saoudi fit bonne contenance pendant plus de deux heures; mais abandonné des siens, il se retire à El-Arrouch avec environ cinquante cavaliers : il y fut suivi par le chérif, qui pouvait avoir avec lui 2 à 3000 hommes de toutes les tribus de la rive droite de l'Oued el-Kebir.

L'arrivée de Saoudi empêcha une surprise. Du reste, avant d'attaquer Ben Yamina envoya sommer le capitaine d'Aubuisson, du 8^e de ligne, commandant à El-Arrouch, d'avoir à capituler (1). Voici la traduction textuelle de sa curieuse missive :

En tête un énorme cachet du module d'une pièce de cinq francs, avec ces mots :

Le chérif Mohammed ben Sidi Abd-Allah Ben Yamina; Dieu le rende victorieux.

« Louange à Dieu ! Lui seul est éternel !

« Par la volonté et la grâce de Dieu, de qui je tiens ma force, je suis envoyé vers vous. Je suis l'image de Khaled ben Oualid (l'un des compagnons du prophète). Je suis le cheïkh, le seigneur Mohammed ben Si Abd-Allah ben Yamina, de la race des chérifs.

« La terre est à Dieu ; à lui seul appartient le droit de choisir son héritier sur terre, et, dans l'autre monde, sa justice s'étendra sur tous. Que le salut soit sur tous ceux qui suivent la religion de l'Islam et qui habitent El-Arrouch.

« Si tu te fais Musulman, ô Commandant, je te fais grâce de la vie, mais il faut que tu prononces ces mots : « *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète !* »

« En résumé, je te donne l'ordre d'embrasser la religion musulmane. Je ne te demande rien autre que de te faire musulman. Si tu refuses, prépare-toi : car je viens combattre tes croyances.

(1) Le porteur de cette missive était un de nos cheïkhs, qui avait fait défection. Il fut arrêté et mis en prison.

Quant à moi, j'en jure par ton âme, je ferai mon entrée à El-Arrouch ce soir à quatre heures.

« Salut. »

Le chérif avait promis à ses gens que la poudre des Français perdrait toute son efficacité, et qu'ils pouvaient aller au combat sans aucune crainte. Par un hasard étrange, le premier coup de canon ne partit pas, et l'amorce seule brûla. Enhardis par cette circonstance qui semblait vérifier les promesses de leur chef, les assaillants s'avancèrent en courant jusqu'aux fossés, et poussant déjà des cris de victoire. Le feu est mis de nouveau à la pièce, et l'explosion à bout portant vient démontrer que cette fois encore le chérif les a trompés. Une sortie vigoureuse, appuyée par une vive décharge de mousqueterie, suffit alors pour disperser l'attaque dont les auteurs se retirèrent dans un désordre extrême, et confus de leur peu de succès. Une vingtaine de cadavres et sept prisonniers restèrent entre nos mains. Les Kabyles se sauvaient dans toutes les directions, emportant leurs blessés; la pluie, qui tombait à torrents, fut pour eux une providence. L'affaire, commencée à 4 heures du soir, était finie une demie heure après. La petite garnison et la milice avaient montré beaucoup de résolution et de courage. Le commandant d'Aubuisson eut beaucoup à se louer de l'énergie de M. Pelletier, capitaine de la milice, et du kaïd Saoudi. Nous n'avions ni tués ni blessés.

Aussitôt que l'attaque projetée sur El-Arrouch fut connue à Constantine, le Commandant de la province fit partir le général de Salles avec une colonne composée de cavalerie et d'infanterie; mais la pluie, la neige et le mauvais état des chemins retardèrent sa marche. A son arrivée à El-Arrouch, le chérif s'était déjà retiré hors de portée, dans la montagne des Beni Isahak, après avoir licencié ceux des Kabyles qui l'avaient encore suivi après l'affaire.

Malgré l'échec qu'il avait éprouvé, Ben Yamina ne renonçait pas à son projet de ravager la banlieue de Constantine. Pour relever sa réputation, il prétendait que Dieu ne lui avait pas commandé de marcher sur El-Arrouch, mais bien sur Constantine, et que sa désobéissance aux ordres du ciel était la cause de

sa défaite. Ces discours trouvèrent encore des gens assez crédules pour y ajouter foi, et les désordres recommencèrent.

Malgré une sortie du colonel de Tourville, à la tête d'une colonne mobile, malgré la présence d'une autre colonne dirigée par le général Herbillon vers l'Oued Guebli, un douar des Agmès fut incendié, le 4 juin, par les insoumis, et un de nos cheïkhs tué. La milice de Philippeville voulut prêter son concours au rétablissement de l'ordre, et une sortie fut organisée.

Le 5 juin, le kaïd des Eulma, Brahim ben Abd-Allah, vient avertir le commandant du camp de Smendou, que le chérif Ben Yamina était dans les environs avec 40 cavaliers et 150 fantassins. Il demanda l'appui du peloton du 3^e chasseurs et des spahis détachés momentanément à Smendou pour la sûreté de la route, se faisant fort, avec ses propres cavaliers et ses fantassins, moyennant cet appui, d'avoir raison de la troupe du chérif. Sa demande lui est accordée, et l'on s'avance vers le camp de Ben Yamina, du côté de Sidi Dris. A l'apparition tout à fait inattendue de l'uniforme français, une terreur panique s'empare des gens du chérif. Le sous-lieutenant Lamothe, du 3^e chasseurs d'Afrique, avec les vingt chasseurs et les spahis qu'il commandait, le kaïd Brahim, avec ses cavaliers, leur donnent la chasse. Le chérif essaye de parler du prophète ; mais un cavalier des Eulma, Ali ben Fardi, lui répond que ce n'est pas le moment de prêcher religion, et l'étend mort à ses pieds. Comme il fallait démontrer à tous les fanatiques l'impuissance des faiseurs de miracles, sa tête fut exposée au public sur le rempart de la brèche à Constantine.

Depuis l'expédition du général Baraguay-d'Hilliers, en 1843, les tribus kabyles, habitant à l'Ouest de la route, n'avaient eu que peu de relations avec nous, tandis que leurs rapports avec les Oulad Aïdon, toujours turbulents et insoumis, étaient journaliers. Les Beni Oualban, Beni Salah, Oulad el-Hadj et Beni Toufout, subissant l'influence de leurs voisins, accueillaient chez eux tous les malfaiteurs et le premier venu prêchant la guerre sainte. D'un autre côté, la série de postes militaires que nous avions maintenus au début, de l'occupation, sur le parcours de la route de Constantine à Philippeville, avait été peu à peu

réduite ou supprimée. L'insurrection avait pu facilement descendre de la montagne dans la plaine, en suivant les crêtes boisées, et arriver dans la vallée du Saf-Saf. La tribu des Beni Mehenna nous obéissait mal depuis quelque temps, et s'était empressée de se rallier au chérif. Ces événements avaient produit une certaine fermentation dans les tribus; nos villages étaient journellement inquiétés par les maraudeurs; il devenait urgent de rétablir l'ordre.

Le général Herbillon pénétra d'abord avec une colonne dans le Zouara, et punit sévèrement Bou Renan ben Az-eddin de l'appui ostensible qu'il avait prêté au chérif Ben Yamina et à ses partisans du cercle de Philippeville. Après cette première opération, le général parcourut, dans le courant du mois de juin, toutes les tribus qui avaient pris plus ou moins part à l'insurrection. Il poussa jusqu'à Collo et revint par les crêtes de la longue chaîne du djebel Mehenna. Dans sa route, la colonne incendia les villages et les maisons des Oulad el-Hadj, des Beni Salah et de quelques fractions des Beni Toufout. Les autres tribus, plus promptes à demander l'aman, évitèrent, par un repentir manifesté à temps, les ravages que cause la guerre.

La tranquillité était rétablie dans le pays; mais un mois après, lorsque les membres de la commission agricole vinrent visiter la province, ils trouvèrent nos villages dans la désolation par suite de la grande quantité de malades.

Robertville et Gastonville avaient 457 hommes, femmes ou enfants à l'hôpital. Il en résultait que les travaux des champs languissaient beaucoup et amenaient, comme conséquence inévitable, un découragement extrême.

Bientôt ce fut un fléau encore plus terrible: le choléra fit son apparition, et enleva un dixième de la population européenne; l'épreuve était bien autrement meurtrière parmi les indigènes.

Cependant partout, chez nos européens, le courage était à la hauteur du mal; civils et militaires rivalisaient de dévouement. Le fléau étendait encore ses ravages, lorsqu'un nouveau malheur vint frapper les colons des campagnes. Le 14 octobre, par un vent de sirocco des plus violents, le feu fut mis sur le pé-

rimètre des centres agricoles, et bientôt poussé par le vent, l'incendie arriva jusqu'aux portes de la ville, après avoir brûlé plusieurs fermes, anéanti les récoltes sur pied et les arbres plantés. La ville même menacée ne fut préservée d'une destruction complète que par le courageux dévouement de l'armée et de la population. L'État vint encore en aide aux victimes.

L'année n'était pas finie qu'un nègre, Mokaddem, de l'ordre religieux de Sidi Abd-er-Rahman, essaya à son tour de jouer le rôle de chérif; il parcourut quelques tribus des environs de Philippeville, avec des intentions malveillantes, mais partout on le força sagement à sortir du pays.

Cette même année 1849, l'Assemblée nationale avait voté un crédit de 5 millions pour la colonisation de l'Algérie; dès que le calme avait été rétabli parmi les populations montagnardes, le général d'Herbillon s'était occupé avec activité de la création de villages agricoles, décrétés précédemment, et pour lesquels des études préparatoires avaient déjà été faites:

1° Le village de Robertville, constitué par ordonnance royale du 16 novembre 1847, était établi à 24 kilomètres au sud de Philippeville, dans la vallée de Merdj Chiech (à 7 kilomètres d'El-Arrouch). Les premiers colons étaient déjà arrivés, au nombre de 400 environ, dans les derniers jours de 1848. Ils étaient célibataires, pour la plupart, et complètement étrangers aux travaux agricoles. Ils furent installés sous la tente, et plus tard, dans des baraques en planches, construites aux frais de l'État. Le périmètre de colonisation de Robertville, d'une superficie de 2,500 hectares, était prelevé sur la tribu des Taabna. Il fallut, avant de livrer cette féconde vallée à la population européenne faire écouler les eaux qui formaient, dans le Merdj-Chieh et l'Oued Amar, des mares stagnantes, insalubres. De plus, comme Robertville s'établissait en plein territoire de tribus constamment agitées et récalcitrantes, on jugea prudent d'entourer ce village d'une enceinte crénelée. Cette précaution protégeait les colons contre les dangers extrêmes, mais ne les isolait pas assez complètement pour garantir leurs troupeaux et leurs récoltes, et plusieurs durent renoncer à une tâche remplie de tant de difficul-

tés. Les premiers travaux de dessèchement eurent d'ailleurs des conséquences fâcheuses pour les premiers immigrants. Les fièvres paludéennes et le choléra de 1849 firent périr la plus grande partie de ceux qui étaient restés. Les années suivantes, 300 nouveaux colons vinrent remplacer ceux qui avaient disparu. Mais ceux-ci, quoique habitant des maisons construites par l'État, furent rudement éprouvés, comme les précédents, par la fièvre et le choléra de 1854. Cependant les nouveaux venus, étant habitués aux travaux des champs, résistèrent mieux que leurs devanciers, et c'est de cette époque que date le commencement des cultures. Le tremblement de terre de 1856 vint porter un coup sensible aux colons ; leurs maisons furent fortement lézardées ; le Gouvernement vint à leur aide par des secours en argent, et bientôt les maisons étaient réparées, mais avec une telle économie, que la plupart des habitants trouvèrent moyen de conserver une partie des secours, pour acheter des instruments agricoles et des bestiaux. A partir d'alors, les défrichements se multiplièrent, la culture fit disparaître l'insalubrité, et aujourd'hui Robertville est un des plus beaux et des plus prospères villages de l'Algérie. Malheureusement les terres manquent, les premières concessions n'étaient pas supérieures à 10 hectares, et, comme elles se sont divisées entre les enfants des premiers occupants, il ne reste que très-peu de terre à chacun.

2° Le second village, créé à la même époque, est Gastonville, décrété en novembre 1847. D'une contenance de 3,000 hectares environ, divisés en concessions de 6 à 10 hectares, il est situé sur les bords du Saf-Saf, à 24 kilomètres de Philippeville, sur la route de Constantine. Ce centre a été installé sur le territoire des Beni Mehenna, à l'endroit connu jadis par les indigènes sous le nom de Dir Ali. Les terres en étaient incultes en majeure partie, et ne servaient qu'au parcours des troupeaux. Cependant celles des bords du Saf-Saf étaient de bonne qualité.

En 1848, deux convois de colons sont dirigés sur Gastonville, et, à la fin de 1849, on y comptait une population d'environ 600 âmes ; mais sur ce nombre quelques familles abandonnèrent dès les premiers jours. Les autres s'installèrent dans 112 maisons.

construites aux frais de l'État sur les 5 millions votés par l'Assemblée nationale.

Gastonville n'eut pas à se défendre contre les attaques des indigènes ; mais il fut rudement éprouvé par les invasions cholériques de 1849 et 1854, et par les fièvres endémiques qui décimèrent les habitants. La maladie avait d'autant plus de prise sur cette population qu'elle était composée en grande partie d'ouvriers d'art, qui ne pouvaient résister aux rudes labeurs des champs. Ceux qui survécurent, à l'exception de *trois*, quittèrent le pays et se dispersèrent.

Cependant de nouveaux immigrants vinrent combler les vides ; on commença à greffer quelques oliviers et à ensemençer les terres, au moyen de semences mises par l'État à la disposition des nouveaux-venus. Depuis, le pays s'est assaini. Il y a bien encore quelques accès de fièvres, mais ils ont perdu de leur gravité. Les principales propriétés des environs sont celles de Lestiboudois et Hubert de Ste-Croix.

Enfin le village de Jemmapes, créé par arrêté du 28 mars 1848, est assis sur un double mamelon, à 41 kilomètres S.-E. de Philippeville, au centre de la vallée du Fendek, l'une des plus riches de l'Algérie. Le village est traversé par la route de Bône à Constantine et Philippeville, bifurquant à Saint-Charles. Jemmapes a deux annexes : Ahmed ben Ali, à 4 kilomètres Est ; Sidi Nassar, à 5 kilomètres Ouest, sur la route de Bône. Cette route est ouverte et praticable, de St-Charles à Jemmapes et de là à Bône, en passant auprès du lac Fetzara.

Nulle contrée en Algérie n'est plus riche en terres arables, bois et minéraux, que cette immense vallée, sillonnée à chaque pas par des cours d'eau considérables, et partout couverte de la végétation la plus luxuriante. En résumé, Jemmapes possède un riche territoire, sur lequel des cultures variées, la vigne surtout, ont produit d'excellents résultats. Il possède des pâturages abondants, un vaste communal d'environ 600 hectares, un marché arabe important.

Ces détails sur la marche de la colonisation étant donnés, nous allons reprendre le récit chronologique des événements.

En 1858, les Beni Solah ayant encore commis des désordres, une razzia fut faite sur eux par le kaïd Saoudi. L'année suivante, le commandant supérieur de Philippeville, en tournée dans son cercle, poussa jusqu'à Collo pour reconnaître la route projetée. Mais pendant qu'il était dans cette petite ville, il fut attaqué à l'improviste par les Achache, qui envahirent Collo. Obligé d'abandonner ses chevaux à la hâte, il dut prendre la voie de mer pour revenir à Philippeville. Le kaïd Saoudi, qui l'accompagnait, fit retraite par terre avec les cavaliers d'escorte, et alla se camper à Souk el-Sebt. Toutes les tribus environnantes, instruites de cet événement auquel quelques-uns des leurs avaient pris part, et sachant surtout que la colonne du général St-Arnaud allait opérer dans le cercle de Gigelli, conçurent de grandes craintes. Leur préoccupation principale était de savoir s'ils seraient attaqués par le Gouffi. En effet, l'attaque dirigée de cette manière, ils étaient pris entre la côte et la montagne et ne pouvaient plus reculer.

Les 14 et 15 juillet, le kaïd Saoudi préluda aux opérations par une course des Beni Mehenna contre les tribus insoumises. On prit dans cette affaire 400 têtes de bétail aux Beni Isahak, et on brûla un village aux Achache. Pendant ce temps, la colonne de St-Arnaud, quittant la vallée de l'Oued el-Kebir, s'avancait vers Collo. La prise d'armes des tribus qui environnent Collo, avait jeté l'effroi dans cette petite ville. Le kaïd Saoudi, à la tête de ses cavaliers des Beni Mehenna, avait tenté, avons nous dit, avant l'arrivée de nos troupes, un coup de main sur les Achache, afin de rassurer les Colliotes. Cette entreprise, quoique bien menée n'eut pas le résultat qu'il en espérait, car les Achache au lieu de se calmer, se firent aider par les Beni Isahac et allèrent menacer de brûler Collo. La présence seule de la corvette à vapeur le *Titan*, embossée dans la rade à une petite portée de canon, suffit pour tenir les Kabyles en respect, et protéger la ville. La part que le *Titan* avait déjà prise pendant les opérations de la colonne, le long du littoral, en lançant des obus sur quelques villages rebelles de la côte, avait appris à le faire craindre.

Le 12 juillet, le général de St-Arnaud, après avoir terminé

ses opérations sur la rive gauche de l'Oued el-Kebir, avait levé son camp d'El-Milia et s'était mis en marche, en traversant la seule fraction des Oulad Aïdoun restée insoumise. Les villages rebelles furent brûlés, et les spahis, soutenus par le 20^e de ligne et les zouaves, purent joindre le gros des Kabyles et leur faire beaucoup de mal.

Le 13, le chemin à parcourir était long et difficile ; il fallait marcher pendant plus d'une lieue dans le lit de l'Oued Izouggar, prendre des positions très-fatigantes dans des rochers et sur des pics élevés. Les Oulad Aïdoun, les Beni Toufout, les Oulad Attia, les Beni Isahac, les Achache, avaient réuni 5 à 600 fusils pour s'opposer au passage de la colonne. Un combat dans un pareil terrain, ne pouvait avoir aucun avantage décisif et retardait beaucoup la marche de la colonne. Au lieu de s'engager dans la rivière, le général amusa les Kabyles par une fusillade de flanc, où les chasseurs à pied montrèrent une adresse remarquable. Le général put ainsi diriger ses troupes sur les crêtes qui vont descendre à l'Oued Driouat, et le bivouac put alors s'établir. Depuis le matin on s'était battu sur plusieurs points, mais l'ennemi se montrait froid et réservé.

Le bivouac était dressé à El-Hammam, et, le 15, la colonne campait sous Collo. Les habitants de cette petite ville étaient fort effrayés d'une attaque dont les menaçaient les Achache.

Le lendemain, deux colonnes légères, aux ordres des lieutenants-colonels Espinasse et Périgot, furent lancées contre les villages des Achache. Le 27, deux colonnes étaient encore mises en mouvement ; pendant que le colonel Espinasse maintenait les Achache, le colonel Marulaz recevait mission de pénétrer chez les Beni Isahak. On enleva d'abord les quatorze villages des Beni Isahak, puis on se trouva en face d'un rassemblement considérable de Kabyles de plusieurs tribus. Ce rassemblement tint bon contre l'artillerie et la mousqueterie, dans une excellente position. Le signal de l'attaque est donné, et aussitôt nos bataillons s'élancent au pas de course et abordent vigoureusement l'ennemi. Les Kabyles cherchent leur salut dans un ravin profond ; mais la cavalerie, à la tête de laquelle charge le commandant Fournier, des spahis, leur coupe la retraite et les ar-

rête. Maintenus dans le ravin les Kabyles tombent sous nos coups, et une centaine d'entr'eux y perdirent la vie ; malheureusement le commandant Fournier, officier plein d'avenir, était tué raide dans la charge qu'il avait si vaillamment enlevée. Le résultat de ces deux journées était d'amener les Achache au camp. Ils conduisaient les chevaux pris à Collo, au début de la campagne, lorsque le commandant supérieur de Philippeville, surpris par l'insurrection avait été obligé de se jeter dans une barque. Les Achache venaient de payer rudement l'insulte qu'ils avaient faite à l'officier français. Collo était rentré dans le devoir. Les Beni Isahak étaient terrifiés par l'exécution faite contre les villages et la perte d'un grand nombre des leurs ; les Oulad Attia, rudement châtiés eux-mêmes, avaient regagné en toute hâte le sommet de la montagne du Couffi.

Le soleil brûlant d'Afrique pesait de toute son ardeur sur la colonne fatiguée par trois mois de marches pénibles et de combats acharnés. Le sirocco soufflait depuis plusieurs jours ; les forces des soldats trahissaient leur courage, après une aussi longue campagne. Le général St-Arnaud arrêta ses opérations, et renvoya les troupes prendre dans leurs garnisons un repos chèrement acheté. Une partie de la colonne regagna Constantine, en remontant la vallée de l'Oued Guebli, soumise, il est vrai, mais au milieu de laquelle ce déploiement de forces ne pouvait être que d'un effet moral important pour la sécurité des centres agricoles voisins. Le restant des troupes rentra directement à Philippeville, où l'attendait une réception enthousiaste de la part de la population civile.

C'était la quatrième fois qu'une colonne s'était arrêtée devant Collo sans l'occuper. Il en résultait que les tribus situées dans cette partie du pays, placées trop loin de l'autorité pour être surveillées avec soin, saisisaient la moindre occasion pour se délier des engagements pris par elles, lorsqu'elles venaient faire leur soumission.

Ainsi, le 12 août suivant, les Beni Isahak recommençaient déjà à faire une razzia sur les Oulad Mazouz ; les Beni Toufout les imitaient en tentant une surprise contre les Beni Salah, qui heureusement se tenaient sur leur gardes. Ce fut, jusqu'à la fin de

l'année, une succession d'escarmouches, et le kaïd Saoudi dut encore remonter à cheval avec ses goums pour intimider les Oulad el-Hadj qui refusaient l'impôt et à frapper les Beni Toufout promoteurs principaux de tous les désordres.

Au mois de mai 1852, le général de Mac-Mahon, commandant la province de Constantine, partit à la tête de 6,500 hommes, pour marcher contre les tribus Kabyles qui n'avaient pas été atteintes, l'année précédente, et aller enfin occuper Collo. Il convenait d'agir sans retard ; car un nouveau chérif, du nom de Bou Sebâ, venait de paraître dans les montagnes. De nombreux combats furent livrés aux tribus qui bordent la vallée de l'Oued el-Kebir, pour les réduire à merci. Quand ce résultat eut été obtenu dans cette région, le général dirigea sa colonne sur les crêtes de la ligne de partage des eaux qui sépare la vallée de l'Oued Guebli de l'Oued el-Kebir ; les Kabyles montrèrent une certaine ardeur à défendre les passages, mais les troupes les délogèrent de toutes leurs positions, et allèrent camper à Harta di Zedma, chez les Beni Toufout ; elles continuèrent leur marche par les crêtes qui se prolongent jusqu'au Djebel Gouffi et offrent une route militaire remarquable, pourvue d'eau, mais sans importance politique réelle, parce qu'elle traverse une zone sans habitations ni cultures.

Le 10 juin, on descendit par un contrefort dans l'Oued Zadra : on bivouaqua au centre des fractions des Beni Toufout, où avait campé le général Baraguay d'Hilliers en 1843, lieu resté célèbre parmi les Kabyles, qui l'appellent encore Dar el-Baroud, *le Camp de la poudre*, et auquel nos soldats, avons-nous déjà dit, ont donné le nom plus significatif de *Camp de l'enfer*.

Les Beni Toufout s'étant soumis et ayant payé leurs impôts, le corps expéditionnaire descendit sur Collo, qu'on devait occuper définitivement. La veille, le général de Mac-Mahon avait reçu des nouvelles graves ; des mouvements insurrectionnels venaient de se produire dans l'Est de la province : Aïn-Beïda était bloquée, les Hanencha, puissante tribu frontière, et leurs alliés pénétraient déjà dans la plaine de Bône pour la dévaster. L'occupation de Collo devait immobiliser une certaine force et pouvait gêner la liberté de mouvement qu'il importait au Général de

conserver. Il ajourna sa prise de possession de Collo, et le bateau, qui devait apporter de Philippeville le baraquement et l'armement, fut donc contremandé.

Le 13 juin le Général, quittant Collo, se porta à Taharia, chez les Beni Isahak; quelques soumissions eurent lieu, mais du camp on apercevait des rassemblements nombreux sur la montagne du Gouffi.

Le 17, on marcha dans cette direction, on campa à Tazna. La chaîne du Gouffi, dans cette partie, court du Sud au Nord dans une direction perpendiculaire à celle qu'on venait de suivre. Régulant leurs mouvements l'une sur l'autre, les deux colonnes d'attaque, disposées par le Général, devaient arriver à peu-près en même temps au point culminant, en l'abordant par la gauche et par la droite. On voyait un rassemblement assez considérable de Kabyles, dont les plus avancés étaient couverts par des retranchements en pierres avec créneaux. Ils commencèrent le feu à 600 mètres, en remplissant l'air de cris et d'injures, et faisant rouler de gros blocs de pierre sur les pentes. Les bataillons, en profitant des contreforts de la montagne, s'élevaient en convergeant vers l'ennemi. Arrivée à petite distance, l'artillerie ouvrit le feu de quatre pièces; aussitôt la charge fut battue, les troupes s'élancèrent à la baïonnette, et la position était euelevée. Les bataillons, reformés, coururent sur un petit plateau marqué par une petite fontaine appelée Aïn Djouzi où le bivouac devait être établi. Le pic du Gouffi le domine encore à portée de canon: une centaine de Kabyles étaient autour de la mosquée bâtie au sommet. Le commandant de Golbert, du bataillon d'Afrique, reçut l'ordre d'aller s'en emparer, opération difficile, car le pic ne peut être tourné, et la ligne directe qu'il faut suivre pour y parvenir, est couverte d'énormes rochers, de fourrés épais et de hautes fougères. L'artillerie jeta des obus sur le chemin à parcourir. Le bataillon surmonta avec intrépidité tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche; trois fois il s'arrêta pour reprendre haleine en se mettant derrière des rochers; enfin il parvint au faite, où quelques Kabyles encore se firent tuer. Trois compagnies y restèrent de grande garde.

Cette affaire, au milieu d'un terrain des plus difficiles qu'il

s'agissait d'escalader sous le feu de l'ennemi, mais où les bataillons en vue les uns des autres cherchaient à l'envi à se devancer, faisait briller dans tout leur éclat l'entrain et la vigueur des troupes.

Le 19, sur les deux heures du matin, les trois compagnies du bataillon d'Afrique descendaient du Djebel Gouffi à la faveur d'un brouillard épais : la veille elles avaient eu constamment en face des Kabyles, logés dans des accidents de rochers inaccessibles, d'où ils lançaient à chaque instant des pierres, pour forcer les hommes, défilés de leur feu direct, à se découvrir ; et dès que l'un d'eux commettait cette imprudence, il était frappé avec une précision de tir extraordinaire. La division se mit en marche au point du jour ; le terrain était si difficile, si obstrué de broussailles, qu'on dut ouvrir la route pas à pas devant soi. On ne fit que trois lieues dans toute la journée. Les zouaves à l'arrière-garde, avec le général Bosquet, maintinrent à distance les attaques acharnées des Kabyles par des retours offensifs.

Le 20, le général de Mac-Mahon gagna par un chemin de crêtes difficiles la vallée de l'Oued Zôhr, contrée riche, couverte d'habitations, de moissons et d'oliviers, appartenant aux Oulad Attia et aux Beni Fergan. Là eurent lieu des soumissions et des remises d'otages. Mais l'insurrection de l'Est de la province, dont le Général avait été informé à Collo, avait pris des proportions considérables, il fallut laisser pour le moment la région kabyle, regagner au plus vite Constantine pour se porter sur le théâtre des événements. Malgré l'époque avancée de la saison et les fatigues de la guerre en Kabylie, il fallait demander encore à nos troupes de nouveaux efforts pour rendre le calme au pays.

Les habitants de Collo manifestèrent leur regret de ce que l'on n'occupait pas leur ville, craignant d'être un jour ou l'autre envahis par les tribus voisines, dont l'esprit belliqueux et remuant s'accommodait mal d'une soumission complète et franche. On promit aux Colliotes que des mesures allaient être prises pour assurer leur sécurité. Les Beni-Toufout, leurs plus dangereux voisins et d'une administration difficile, étaient en effet re-

tirés du cercle de Constantine pour passer dans celui de Philippeville. On conçut l'espoir de voir enfin ces montagnards tranquilles. On obtint effectivement quelque satisfaction dans ce sens, mais ce fut en employant un moyen, dont l'efficacité se fit sentir, non-seulement chez les Beni Toufout, mais chez toutes les tribus voisines.

Le 14 avril, un camp de cent cavaliers, camp retranché et palissadé, sous les ordres des kaïds Saoudi et Ali Bou Saâ, fut établi à Aïn Tabia; une dernière fraction, qui n'avait pas encore voulu reconnaître notre autorité, vint immédiatement faire acte de soumission.

Les Oulad Hamidech envoyèrent également demander, quelque temps après, et spontanément, à être comptés comme membres des tribus soumises. En résumé, l'année 1853 fut extrêmement tranquille.

En 1854, quelques tentatives de désordres, promptement réprimées, éclatèrent de nouveau chez les Beni Toufout. Le principal motif de ce mouvement étaient les bruits que les malveillants faisaient courir dans les tribus, à propos de la guerre d'Orient. « La Russie et le Sultan de Constantinople, disaient ces individus, se sont entendus pour faire partir les Français de l'Algérie; c'est ce qui fait que beaucoup de soldats ont déjà dû se rembarquer. » Ces bruits absurdes ne tardèrent pas à tomber d'eux-mêmes par suite de l'arrivée de nouvelles troupes de France. Le départ des tirailleurs pour la Crimée produisit aussi un excellent effet, en prouvant aux indigènes que c'était bien pour secourir le Sultan, et non pour marcher contre lui, que nous faisons la guerre.

Les dernières fractions récalcitrantes des Beni Toufout envoyèrent alors des représentants à Philippeville. On les avait, du reste, prévenus qu'en cas de refus de leur part d'adhérer à ce qu'on les engageait à faire, on reprendrait les opérations contre eux d'une manière vigoureuse. Ils comprirent enfin qu'il était de leur intérêt de se soumettre, acceptèrent les conditions qui leur étaient imposées, et fournirent trente familles notables comme otages. Un kaïd originaire de la tribu, Ahmed ben En-Nini, fut investi le 15 août.

Les Oulad Attia encore rebelles, se voyant alors entourés de tribus soumises, manifestèrent quelques intentions de suivre la même voie, et c'eût été un fait accompli dans ce moment, sans les insinuations d'un marabout, Si Mohammed Saâd, qui les poussait sans cesse à la révolte. Au mois de septembre, cet agitateur, ne voyant pas encore l'effet de ses prédications, se mit lui-même à la tête d'un parti, et tenta deux coups de main sur les Beni Isahak du Gouffi. Ses attaques n'eurent pas de succès, et furent repoussées vigoureusement par le kaïd Ali bou Saâ.

Dans le but d'en finir avec cette tribu difficile et dont l'exemple était dangereux pour les tribus voisines, on demanda au Général commandant la division, et l'on obtint de faire marcher contre elle tous les contingents réunis du cercle, formant ensemble un effectif de 4,500 fusils. Ces forces furent dirigées en quatre colonnes différentes, placées de manière à envelopper toute la tribu rebelle. Quelques négociations furent entamées avant l'action ; mais n'ayant amené aucun résultat, on mit les colonnes en mouvement le 1^{er} novembre,

Les Oulad Attia, se voyant cernés, refusèrent alors le combat et se décidèrent à envoyer les principaux de la tribu auprès du chef du bureau arabe de Philippeville, campé à proximité, pour recevoir ses conditions, dont la première fut la remise entre ses mains du marabout Ben Si Saâd.

Au commencement de l'année 1855, la nouvelle de la mort de Bou Bar'la, le chérif de la vallée de l'Oued Sahel, qui avait mis en mouvement presque toute la Kabylie du Jurjura, vint confirmer les tribus, récemment soumises, dans leurs dispositions d'obéissance. Pourtant elles étaient loin encore d'accepter notre domination d'une manière franche et sans arrière-pensée. En effet, trente deux familles demandèrent et obtinrent, à cette époque, l'autorisation de quitter l'Algérie pour aller dans un pays où elles ne seraient point exposées à se trouver en contact avec des chrétiens et surtout à être commandés par eux.

Une certaine agitation régnait parmi les Beni Toufout et les tribus voisines du cercle de Philippeville. Elle était produite par les propos tenus sur le marché du Khemis par un homme des Beni Mehenna. Cet individu faisait courir le bruit qu'un mé-

decin français allait venir vacciner tout le monde, et engageait la tribu à s'y opposer, disant que la plupart des gens des Beni Mehenna, qui s'étaient soumis à cette opération, hommes ou femmes, étaient devenus impuissants. Montrant les traces de son vaccin, il ajoutait qu'il était lui-même une des victimes, et que la France procédait ainsi pour éteindre la race Kabyle sans nouveaux combats. Le vaccin avait été introduit, en effet, dans quelques tribus, sans trop de répugnance, mais, comme toute chose nouvelle chez un peuple aussi peu éclairé que les Kabyles, les malveillants s'étaient emparés des bruits dont je viens de parler et les avaient fait envisager sous un aspect des plus fâcheux. Une autre version, aussi ridicule que la première, prétendait que c'était une marque destinée, dans l'avenir, au recensement de la population, devant faciliter l'établissement de nouveaux impôts et le recrutement de soldats pour nos bataillons.

Toutes ces paroles produisirent un très-fâcheux effet. Il fallut rappeler prudemment le médecin militaire, chargé de la vaccine dans les tribus; et cela était d'autant plus regrettable, qu'il avait déjà obtenu de bons résultats. Un commencement d'agitation s'était manifesté sur divers points, notamment chez les Beni Toufout, qui allèrent jusqu'à tirer des coups de fusil sur des Indigènes travaillant à une route, et tuèrent un cheïkh dans la bagarre. Ces démonstrations n'eurent heureusement pas de suites plus graves, et tout rentra dans l'ordre habituel. Néanmoins, un progrès à citer, c'est la première ouverture de la route carrossable de Constantine à Collo par des travailleurs indigènes, dont tout le mérite appartient au colonel Lapasset, alors commandant supérieur de Philippeville. A l'aide de la main-d'œuvre indigène, nos officiers tracèrent aussi, à travers les tribus et jusqu'au sommet du Gouffi, d'excellentes voies de communication que le voyageur peut admirer aujourd'hui encore.

Mais, au milieu de tous ces travaux utiles de la paix, une nouvelle calamité vint, à son tour, jeter la consternation dans la population de Philippeville et des environs. Le 21 août 1856, vers dix heures du soir, on entendit tout-à-coup un bruit sourd, comparable au roulement de wagons sur une voie ferrée. Au même instant tous les édifices tremblèrent avec violence. Cette

première secousse dura 25 à 30 secondes ; sa direction était du Nord au Sud-Ouest ; plusieurs autres oscillations la suivirent ; on sentait qu'un travail s'opérait sous terre. Vers minuit, une nouvelle secousse plus prononcée, mais moins longue que la première, se produisit encore ; elle fut heureusement sans gravité.

Le lendemain, 22 août, la chaleur était accablante, le vent soufflait du Sud avec violence ; les habitants, encore émotionnés par les scènes d'épouvante de la nuit, prenaient un peu de repos, lorsque, vers midi, un grondement semblable à celui de la veille, se fit entendre. Aussitôt, la terre sembla se détacher sous les pieds, tous les édifices oscillèrent sur leurs fondations, le clocher de l'église se renversa en partie, un grand nombre de maisons se lézardèrent, les cheminées s'écroulèrent sur les toitures, et la population épouvantée s'enfuyait dans toutes les directions.

A la suite de cette secousse, divers phénomènes se produisirent ; des sources taries jaillirent de nouveau, et d'autres cessèrent brusquement de donner de l'eau. Le volume de presque toutes augmenta considérablement, et la mer, qui avait baissé de 0 m. 60 c. environ, reprit son niveau avec fracas.

Le maire invita les habitants à évacuer les maisons, et l'on fit installer sous des tentes les malades des hôpitaux, au nombre de plus de six cents. La population entière s'était établie sous la tente sur les places publiques et dans les jardins.

Cependant la confiance semblait renaître, lorsque, le 25, une troisième secousse se fit sentir ; d'autres lui succédèrent ; et enfin, le 5 octobre, eut lieu la dernière, qui ne dura guère que cinq secondes, mais qui fut très-violente.

Les pertes occasionnées, tant pour le compte de l'État que pour celui des particuliers, furent évaluées à plus de 250,000 fr. dans la seule commune de Philippeville. Comme toujours, le Gouvernement vint au secours des plus malheureux, mais les pertes n'en restèrent pas moins très-considérables (1).

Bientôt, on apprit que la ville de Gigelli était entièrement dé-

(1) Renseignements que je dois à l'obligeance de mon ami le capitaine Belcour.

truite, que Bougie, Collo, ainsi que de nombreux villages kabyles avaient aussi subi les effets de ce cataclysme terrestre. Ces nouvelles vinrent donner un nouvel aliment à l'esprit inquiet et remuant de diverses tribus du cercle. Un Kabyle, revenant de Tunis, où il avait suivi son maître, le marabout Ben Si Sâad, l'auteur des derniers troubles du Gouffi, arrêté, puis interné dans la Régence, reparut chez les Oulad Attia. Ce personnage, aussi fanatique que son patron, expliqua à sa façon les causes du tremblement de terre qui venait de faire écrouler les maisons de Giggelli, de Collo et de certains villages kabyles de la montagne, ainsi que le clocheton du minaret de la mosquée de Philippeville ; il annonçait que c'était l'indice certain de notre prochain abandon de l'Algérie ou de notre extermination par les vrais Musulmans. Devant ce signal céleste et si bien senti, plusieurs tribus jugèrent le moment favorable pour se déclarer indépendantes ; et, quand arriva le moment de percevoir l'impôt, il fut refusé d'une manière absolue.

Il fallut encore employer contre ces entêtés montagnards 6,000 fusils de contingents indigènes, dont 3,000 étaient commandés par Bou Renan ben Az-Eddin, le kaïd de l'Oued-el-Kebir, et 3,000 par Saoudi, Ben-Nini, Bou Sâa et Ben el-Ferdi, tous quatre kaïds du cercle de Philippeville, entièrement dévoués à notre cause.

La résistance fut assez grande dans la région du Gouffi. Les révoltés avaient retranché les abords de leurs villages et s'y croyaient inexpugnables par des forces autres qu'une colonne de troupes françaises.

L.-Charles FÉRAUD,
Interprète principal de l'Armée.

(A suivre.)

